

RENDEZVOUS1

Londres

Vendredi 8 septembre 1944

La mort arriva à vitesse supersonique. La fusée s'écrasa sur Londres à 18 h 43. De la mansarde qu'elle louait, Cassandra entendit une double détonation : la première lorsque l'engin franchit le mur du son, la seconde lors de la déflagration qui suivit.

Le message de Berlin lui parvint aussitôt. Elle le déchiffra sur l'appareil Klamotten.

AI BESOIN DES COORDONNÉES DE L'EXPLOSION DE GAZ
INFORMATIONS CONTRADICTOIRES
ACCOMPLIR RENDEZVOUS1

Elle relut le message. Voilà, c'était parti.

« Explosion de gaz » était le nom de code désignant une frappe de fusée. Depuis que la Luftwaffe avait commencé à lancer des bombes volantes à la mi-juin, Cassandra travaillait nuit et jour à la localisation de leurs points de chute. Cependant, il s'agissait là de tout autre chose que de V1, ou *doodlebugs*, comme les Britanniques les surnommaient. Ce nouveau V2, on ne pouvait pas s'en protéger. Plus rapide que le son, on l'entendait seulement une fois qu'il avait atterri.

La mission de Cassandra était de *guider le feu*, l'avait instruite Berlin avant son départ. Trouver le point d'impact était essentiel pour

améliorer la précision des futures attaques. Pour mettre la Grande-Bretagne à genoux et faire remporter la guerre à l'Allemagne.

Le problème était *Rendezvous1*.

Ce vieux message codé de l'Abwehr² signifiait que, le jour de réception, Cassandra devait se rendre à Soho pour retrouver à 21 heures un autre agent allemand, à l'angle de Coventry Street et de Rupert Street. Si l'un ou l'autre d'entre eux avait un empêchement, la même procédure devait être répétée douze heures plus tard.

Cassandra avait survécu parce qu'elle faisait profil bas. Londres était une métropole, il y était impossible de contrôler tout le monde. La clef, c'était de conserver son anonymat, or celui-ci était désormais menacé. Pourquoi les gens du renseignement de Berlin activaient-ils le code aujourd'hui ? Que signifiait *informations contradictoires* ?

Elle rangea sa petite mansarde, posa les tasses à thé sur un plateau rond en bois, mit la literie en ordre. La première chose à faire était de voir son officier traitant, le seul en qui elle ait confiance. Si quelqu'un savait pourquoi *Rendezvous1* était mis en œuvre, c'était lui. Dans la salle de bains, elle revêtit un chemisier blanc, un cardigan en laine d'agneau et un blouson en daim bleu. Elle s'examina dans le miroir. Elle avait le teint blême. Londres exerçait cet effet sur les gens. Dans l'appartement du rez-de-chaussée, elle entendait Mrs Hurst, la logeuse, s'adresser avec émotion à son voisin. Tout le monde avait entendu la déflagration, personne ne savait à quoi elle était due ni d'où elle venait. La ville devait frémir de rumeurs. La bataille d'Angleterre était-elle entrée dans une nouvelle phase ?

Cassandra sentit que l'automne approchait. Les arbres battus par les vents se découpaient sur le ciel. Elle se glissa dans une cabine téléphonique pour appeler son officier traitant et convint en mots codés de le retrouver à l'endroit décidé. Il eut un instant de stupeur en apprenant qu'il s'agissait de *Rendezvous1*. Elle prit le métro à Hammersmith, direction est, et descendit à Leicester Square.

2. Service de renseignement militaire allemand entre 1921 et 1944.

Le wagon était dans le noir, comme à Berlin. Ce n'était pas pour lui déplaire.

Le quai de la ligne Piccadilly, direction nord, n'était pas très peuplé. Des soldats en uniforme, des infirmières et des bénévoles du FANY³ rentrant chez elles, une bande de jeunes hommes bruyants qui flirtaient avec des jeunes femmes acnéiques trop maquillées. Pas assez de monde pour risquer d'être entendus, mais suffisamment pour que personne ne s'étonne de les voir s'asseoir sur le même banc.

Parfait.

L'officier traitant l'attendait comme prévu sur le banc le plus éloigné, avant le tunnel. Il tenait devant lui un exemplaire du *Times* et elle distinguait seulement son chapeau au-dessus du journal. Munie d'un *Daily Mirror*, elle s'assit à côté de lui.

« Rendezvous¹, alors ? » fit-il tout bas alors que les murs vibraient faiblement sous le roulement d'un train traversant un tunnel au-dessous d'eux.

« Ils disent qu'il s'agit d'informations contradictoires et des coordonnées du point de chute. »

Cassandra contempla la voie ferrée. Son regard n'avait pas encore croisé celui de l'officier traitant.

« Il s'agit d'Otto, affirma-t-il. Ce ne peut être personne d'autre. »

Ils communiquaient en anglais, par mesure de précaution.

L'agent Otto.

Une légende des services secrets allemands. L'homme le plus talentueux dont Berlin disposait en Grande-Bretagne, un opérateur qui prenait des précautions extrêmes dans son travail. Contrairement à d'autres, il n'envoyait jamais de messages par radio-transmetteur. Tous ses renseignements étaient transportés par agent de liaison vers un pays neutre avant d'être acheminés à Berlin.

3. FANY : organisation caritative britannique exclusivement féminine, dont les bénévoles assuraient une mission de premiers secours et parfois aussi de renseignement.

Que fabriquait-il ?

« Il se pourrait que nos ennemis cherchent à nous atteindre au moyen de fausses informations sur l'impact des fusées, articula lentement l'homme. L'agent Otto a pu rejoindre leurs rangs. Rends-toi à son appartement pour découvrir ce qu'il sait. Si cela contredit tes conclusions, il faudra le neutraliser.

– Je n'ai pas les coordonnées du point de chute. Et je ne sais pas où il habite. »

L'officier traitant sortit de sa poche un jeu de clefs et le fit cliqueter.

« Une attache en plastique est fixée à cet anneau, sur le papier à l'intérieur sont inscrites les coordonnées cartographiques à envoyer à Berlin. »

51.505273, – 0.010910, lut Cassandra.

« Ces clefs sont celles de l'appartement d'Otto. La plus petite ouvre la porte de service, qui donne sur la cuisine. L'adresse est 17 Finsbury Park Road. Premier étage, c'est la seule porte. Métro pour Finsbury Park, ensuite, c'est à trois pâtés de maisons au nord-est. Mémorise-le.

– Et s'il est chez lui ? »

Sous le journal apparut une montre de sport.

« Otto n'est pas chez lui. Il est près de 20 heures. D'ici ton arrivée, il sera parti, pour un *rendez-vous* avec toi. »

Cassandra agita le porte-clefs. Une cordelette munie d'un nœud coulant y était attachée. Clefs, information et arme, le tout réuni en un dispositif inoffensif ; elle devait admettre que c'était efficace.

Le train déboucha dans la station.

« Vas-y, c'est ton train. Bonne chance. »

À l'intérieur de la rame qui filait vers le nord, elle tenta de visualiser les événements qui allaient se produire. Dans un monde idéal, elle aurait disposé de temps pour planifier son intervention. Elle aurait observé le domicile afin de repérer des voisins gênants et d'éliminer toute surprise désagréable avant de frapper.

Mais le monde était tout sauf idéal.

Il était 20 h 40 lorsqu'elle s'engagea dans Finsbury Park Road. En chemin, elle avait effectué un travail de reconnaissance des échappatoires possibles. Bordé d'arbres bas, le trottoir longeait des jardinets où poussaient des arbres fruitiers. La rue était déserte. Cassandra avançait en essayant de se faire une idée de la situation et en se concentrant pour distinguer les numéros de rue en face.

Bientôt, ses yeux s'accoutumèrent à l'obscurité et elle aperçut le 17. Elle passa son chemin. Du même côté se trouvait une maison écroulée, les ruines de bombardement n'étaient pas une denrée rare à Londres. Au bout de la rue, Cassandra traversa et revint sur ses pas. Elle ouvrit la grille de la maison démolie. L'instant était critique, mais elle jugeait minime le risque que quelqu'un surveille fortuitement l'endroit. Elle entra et attendit, s'efforçant de déceler des mouvements anormaux dans la rue, aux fenêtres. Elle ne remarqua rien. Elle écouta sa propre respiration. Rapide, mais pas incontrôlable. À l'affût, pas désespérée. 140, estima-t-elle, pas 170.

Comme elle le pensait, l'arrière de la rangée de maisons mitoyennes était desservi par un jardin tel qu'on en voyait toujours derrière les maisons de brique britanniques. Elle se faufila le long de la façade en direction du numéro 17. Elle vit une bicyclette d'homme appuyée contre le mur à côté de la porte de service. Pas de cadenas. C'était parfait pour battre en retraite, à condition qu'elle parvienne à la sortir dans la rue. L'avenir le dirait. En guerre, il fallait être dégénéré pour élaborer des plans détaillés.

Le verrou s'ouvrit dans un déclic. Elle posa un pied prudent dans le vestibule. Le sol gémit tout bas. L'espace sombre sentait l'huile de poisson, à quoi s'entremêlait une odeur douceâtre d'encaustique. Sur la gauche, un escalier raide menait à l'étage. Elle l'emprunta, arriva à un entresol et monta encore une volée de marches. Le plafond était en pente ; comme elle le supposait, c'était le dernier étage. Entendait-elle du bruit ? Non, la rumeur lointaine de la ville, rien d'autre. Elle tourna la clef dans la serrure.

Le petit logement était constitué d'une vaste pièce conjuguant chambre à coucher et salle de séjour, avec un coin cuisine à droite

de la porte. Une couverture à imprimé était soigneusement disposée sur le lit, la plaque de cuisson était propre. Un homme ordonné, donc. Une horloge frappa un coup, Cassandra sursauta avant de comprendre. Il était 21 heures. À savoir l'heure à laquelle ils étaient censés se retrouver. S'il avait reçu la même formation qu'elle, il attendrait précisément dix minutes avant de quitter les lieux. Puis il mettrait cinq minutes pour rejoindre la station de métro. Un quart d'heure de trajet. Quatre minutes de marche depuis Finsbury. En théorie, il pouvait être de retour à 21 h 34.

Elle avait inspecté la pièce quand elle entendit les marches grincer. Elle se figea. On frappa à la porte. Un coup, deux, trois.

« Vous êtes là ? »

Un clair accent *cockney*.

La logeuse ? Une maîtresse ? Les deux à la fois ?

« Il me semblait vous avoir entendu. Bon, alors, je pose le thé sur le palier. Bonne nuit, en tout cas. »

Les pas disparurent, Cassandra respira profondément et décida de ne plus bouger. Il se pouvait que la maison soit mal isolée, qu'on entende le moindre geste. Elle renonça à son idée d'allumer la radio sur la table de chevet pour détourner son attention, cela le mettrait sur le qui-vive avant qu'il ouvre la porte. Ensuite, elle évalua le meilleur emplacement pour maîtriser sa cible. La porte ouvrait sur l'intérieur, ce qui donnait un angle mort à gauche, où l'on pouvait s'abriter derrière un fauteuil bergère. Une situation problématique se présenterait en revanche si l'homme partait à droite, car elle se trouverait obligée de bondir à travers la pièce pour le rejoindre et il aurait le temps de réagir.

Non, il fallait qu'elle l'attire de ce côté-ci. Mais comment ? Un placard était ménagé dans le mur. Cassandra alluma la radio et l'y posa avant de refermer la porte. Un bruit étouffé provenait désormais de la penderie. Il ne serait pas audible depuis le palier. S'étant assurée qu'elle avait tout son équipement, elle se posta dans l'angle mort.

Et elle attendit.

L'horloge venait de sonner 22 heures quand elle entendit ses pas dans l'escalier. Des pas durs, hardis. Son pouls s'accéléra, son cœur battait la chamade. L'homme était devant la porte. Il tournait la clef dans la serrure. Il était sur le seuil. Seuls quelques centimètres de bois les séparaient.

L'unique son de la pièce était le bourdonnement bas de la musique dans la penderie. Un vieux succès, pensa-t-elle, elle le reconnaissait. *How Deep Is the Ocean* de Bing Crosby. Avec précaution, Otto se dirigea vers l'origine du bruit. Elle nota qu'il était de carrure robuste.

Quand on lui glisse une corde autour du cou, l'amateur saisit par réflexe sa gorge, raisonna-t-elle, celui qui a de l'expérience va directement à la source, à savoir le corps de l'agresseur.

Au moment où Otto se penchait pour ouvrir la penderie, Cassandra lui passa la cordelette autour du cou, serra la boucle et tira d'un coup sec.

Comme elle l'anticipait, il se jeta en arrière, là où il pensait se trouver son agresseur. Alors qu'il suffoquait contre le plancher, elle appuya le genou sur son dos et lui releva la tête.

« Si vous faites autre chose que répondre aux questions que je vous pose, si vous émettez le moindre bruit, je vous tue », murmura-t-elle en allemand.

Bien qu'elle soit derrière lui et dans le noir, elle s'aperçut que le manque d'oxygène lui avait instantanément dilaté le visage et le cou.

« Hochez la tête si vous comprenez. »

Il hocha frénétiquement la tête.

Elle relâcha la cordelette de quelques millimètres pour lui permettre de reprendre son souffle.

« Où la fusée est-elle tombée dans Londres ?

– Au sud-ouest... à Chiswick Road..., répondit-il en toussant.

– Si c'était le cas, je le saurais.

– J'y suis allé... Il y avait un énorme cratère.

– Vous travaillez pour l'ennemi », lui chuchota Cassandra à l'oreille avant de serrer encore.

Il secoua la tête d'un geste mécanique.

« Vous êtes un traître, dit-elle.

– C'est... un mensonge.

– Il n'y a que la vérité qui blesse. »

Cassandra serra jusqu'à ce que l'homme cesse de résister et s'affale sans vie sur le sol.

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1

FRONT DU MIOUS, UKRAINE ORIENTALE

Décembre 1941

Les morts ne sentaient plus. C'était le seul avantage de l'hiver dans l'Est.

La toundra se déployait à l'infini devant eux, interrompue seulement par une colline, droit devant, et par un soleil bas à l'ouest, qui teintait le ciel vespéral de violet. De légers souffles de vent faisaient tourbillonner la neige au sommet des congères. Encore une nuit qui verrait le mercure descendre au-dessous de moins trente. Henry Storm ajusta les sangles de sa veste par-dessus la fourrure de vison qu'il avait chipée dans les paquets de ravitaillement de la *Winterhilfe* livrés sur le front deux semaines plus tôt. D'accord, un grand baraqué de la troupe se baladait les mains dans un manchon, mais qu'est-ce qui comptait : mourir en respectant les dispositions réglementaires de l'uniforme ou survivre ?

La campagne s'était arrêtée au bord du fleuve Mious, où la division Wiking s'était ensevelie pour l'hiver. Dans les brumes de la propagande qui entouraient les troupes, il fallait garder l'esprit lucide. Selon les plans, l'opération Barbarossa aurait dû être terminée et les bolcheviques, avoir capitulé. C'était un vœu pieux : Ivan se battait comme un éléphant blessé dans la savane.

Henry ne s'épanchait auprès de personne, il aurait risqué l'exécution pour défaitisme. Ils s'étaient laissé induire à avancer plus profondément dans le territoire russe et ils avaient été cernés, non pas par des divisions blindées et des divisions de réserve sibériennes,

mais par l'hiver. D'après un rapport secret, le régiment avait vu son infanterie motorisée décimée de soixante-cinq pour cent de ses effectifs depuis que les températures négatives s'étaient installées, en octobre. Bien que tous connaissent l'histoire de la campagne de Napoléon en 1812, on continuait de rêver éveillé. Mais si le Führer et la plupart des Allemands se figuraient que les lois de la gravité militaires étaient abrogées, Henry, lui, avait compris qu'elles ne l'étaient pas.

C'était perdu d'avance.

L'histoire allait se terminer là, à moins qu'il n'entreprenne quelque chose.

La silhouette frêle de Johansen, l'un des trois Norvégiens de l'escouade, apparut au sommet de la colline.

« Henry, viens ! »

Henry suivit les empreintes de son frère d'armes dans la poudreuse. Ses semelles fendaient la surface croûteuse en faisant crisser la neige. Il avait perçu une vibration alarmante dans la voix de Johansen, qui était pourtant un petit guerrier courageux qu'on n'entendait jamais se plaindre. Il gravit la pente douce et s'allongea à côté de lui.

Deux cents mètres plus loin, dans une cuvette au pied de la colline, s'étirait une plaine de la taille d'un terrain de football, encadrée d'un double rang de fil barbelé. Quelques gardes isolés patrouillaient le long de cet enclos, dans lequel les hommes étaient serrés les uns contre les autres.

« C'est le Stalag 436, précisa Johansen d'un air absent.

– Où sont gardés les prisonniers russes... », murmura Henry.

Johansen lui tendit les jumelles en parlant d'une voix chevrotante.

« Regarde. »

Henry ne vit d'abord que la neige, puis les barbelés, avant de trouver les hommes et de faire la mise au point. Assis en longues rangées, certains s'étaient étreints ou couchés les uns contre les autres. Ils devaient être des milliers, les rangées étaient sans fin.

« Mais ils n'ont pas de toit au-dessus de la tête. Ils sont dehors en uniforme d'été par moins trente. Bon sang !

– Regarde-les de plus près », répondit Johansen à voix basse.

Henry régla la focale sur un groupe au centre de l'enceinte. Autour d'un homme en étaient assis quatre autres. Deux d'entre eux avaient ôté leurs vestes d'uniforme et leurs bras pâles se confondaient avec la neige. Ils étaient immobiles. Henry balaya le camp de ses jumelles. Aucun prisonnier ne bougeait ! Dans un accès de panique, il voulut courir jusqu'à la mer Noire. C'était un charnier sans tombes, une chambre froide à ciel ouvert, un cimetière sans charité divine.

« Tous les Russes sont morts de froid, dit Johansen. Tu comprends ? Plusieurs milliers d'hommes. »

Les morts ne sentaient pas.

« On ne peut pas continuer comme ça, murmura Henry. C'est des humains, eux aussi, bon Dieu ! »

Il ne se rendit compte qu'il s'était exprimé à voix haute qu'une fois sa pensée achevée.

« Si c'est ce que tu penses, tu n'es peut-être pas là où il faut. Et qu'est-ce que tu comptes faire, petit malin ? Détourner un Messerschmitt pour rentrer à la maison ? Tu t'engages pour le national-socialisme, Henry, mais tu meurs pour ton frère d'armes. »

La nuit suivante, ils furent réveillés à 4 h 30.

Les Norvégiens de l'escouade avaient dormi serrés les uns contre les autres sous la tente en toile, Grande, le mitrailleur étalé comme une truie, entre Henry et Johansen. Ils occupaient la place du milieu à tour de rôle et chacun l'avait une nuit sur trois. La camaraderie était cruciale pour la survie. Le froid transformait les hommes en hyènes. Une nuit arctique de novembre, les trois compagnons avaient conclu le pacte de tout partager, y compris leur chaleur corporelle. Les soldats de salon norvégiens les auraient sûrement qualifiés de sodomites, mais ils ne savaient rien de l'Ukraine, ils ne savaient rien de ce qu'ils avaient vu et fait, et ils ne savaient certainement pas ce que c'était de monter la garde en uniforme d'été la nuit, par moins quarante.

Henry trouva une pilule de pervitine dans son pantalon d'uniforme et l'avalait à sec. La léthargie et le froid quittèrent peu à peu son corps, il se sentait prêt, vigilant, réchauffé jusqu'au bout des doigts.

Son agitation intérieure se dissipa, mais il savait qu'elle reviendrait, encore plus forte.

Il écouta le Scharführer Biermann, qui expliquait, les dents serrées, que la mission était de purifier un village des alentours, où Ivan avait laissé des soldats embusqués pour retarder les forces d'invasion. La tactique était bien connue. À l'aide de tireurs d'élite, les rouges pouvaient résister pendant des semaines dans un bâtiment. La Luftwaffe poursuivait le combat sans relâche aux abords de Sébastopol, les batteries d'artillerie en mesure de raser le village étaient elles aussi occupées ailleurs. Le front de l'Est était infini, une vague déferlant sur une longue plage. Cependant, toutes les guerres, y compris celles livrées par des millions d'hommes et avec les technologies les plus avancées, sont déterminées par des individus. Le soldat qui s'endort pendant sa garde amorce le mouvement qui provoque l'effondrement du château de cartes.

Le sergent leur montra la forêt de hêtres gelée, par laquelle attaqueraient les soldats *Volksdeutsche*, tandis que l'escouade de mitrailleuses norvégienne hacherait menu les Russes depuis une hauteur un peu plus à l'est.

Henry prit son pistolet-mitrailleur modèle MP40. Il vérifia que les munitions étaient dans les chargeurs, que les grenades étaient goupillées, que sa gourde était pleine, que sa pelle de tranchée et son masque à gaz étaient accrochés à son ceinturon avec son pistolet, un Walther P38. Pour finir, il s'assura que le porte-bonheur abritant la photo d'Astrid était bien à sa place, comme toujours, dans la poche de poitrine gauche de sa veste. Il était prêt au combat.

Johansen apparut dans le noir, les épaules chargées de ceintures de munitions luisantes.

« Je te prenais pour un type relativement raisonnable. Tu es allé à l'université, tu parles plusieurs langues. Ne viens pas me dire que tu crois aux gris-gris.

– Allez, pas maintenant, grommela Henry. Je ne suis pas d'humeur pour tes blagues.

– J'ai un mauvais pressentiment, déclara Johansen au bout de quelques instants, l'air songeur. Attaquer un village sans artillerie, c'est comme participer à la Coupe du monde sans Arne Brustad. »

Benjamin de la troupe, Johansen était muni d'un drôle de cerveau, où le manque de savoir livresque était comblé par une inépuisable réserve de résultats sportifs et d'affaires criminelles non résolues.

« J'ai le gri-gri », fit Henry en tentant un sourire.

Il avait écrit à Astrid aussi souvent qu'il le pouvait, essayant de mettre l'accent sur la camaraderie, sur le temps chaud et sur la beauté des paysages, sur la fin proche de la campagne et sur tout ce qu'ils feraient ensemble à son retour. De toute manière, le reste aurait été censuré. Le service postal de campagne était mauvais, la dernière lettre d'Astrid lui était parvenue en septembre. Elle était rédigée sur un ton impersonnel, l'état d'urgence avait été déclaré en Norvège, quelle que puisse être la signification de cette expression. Et en conclusion, Astrid lui disait de rentrer vite.

Henry était parti pour éradiquer le bolchevisme, objectif louable en soi. Pendant longtemps, il avait justifié les événements. Les rouges ne respectaient pas la convention de Genève, pourquoi les forces d'invasion l'auraient-elles fait ? L'activité partisane vidait de son sens la distinction entre civils et combattants. Néanmoins, le doute s'était manifesté, d'abord par instants. Vue du front, la propagande péremptoire de Quisling et des caciques du Nasjonal Samling paraissait creuse, putride. Le doute s'était renforcé. Ces individus en hail-lons que l'on conduisait en colonnes dans les bois, qu'avaient-ils fait, au juste ? Et eux, qu'est-ce qu'ils foutaient là, dans cette steppe étrangère ?

Ils se mirent en marche vers l'objectif, avant de se séparer en deux groupes d'attaque, les fusiliers et les mitrailleurs. Seul germanophone de l'escouade, Henry Storm était Unterscharführer et, en tant que tel, il coordonnait l'avancée de son petit groupe de Norvégiens avec les fusiliers. Le soleil n'était pas encore levé sur le petit village, mais on distinguait les bâtiments les uns des autres. N'importe comment, ils étaient quasiment identiques. Le clocher de l'église pointait derrière des mesures en bois marron reliées par un réseau de rues qui, d'après la carte, menaient à une place modeste.

Les Norvégiens étaient assis dans une faille rocheuse, à l'abri derrière la colline.

« Le ou les tireurs, ils peuvent être plusieurs, sont dans le clocher, j'en suis quasiment sûr, murmura Henry.

– *Mais le tireur n'est qu'un être humain, lui aussi* », rétorqua Grande en imitant son accent d'Oslo.

Henry eut un mouvement de recul. Grande, l'un des meilleurs mitrailleurs de la division Wiking, était un national-socialiste convaincu, et c'était peu de le dire. Johansen évita le regard dur que lui lançait Henry. Pourquoi avait-il rapporté leur discussion à Grande ?

Bien que Henry soit plus gradé que le mitrailleur, il ignora sa remarque et se baissa entre les deux hommes, en désignant les contours d'un léger renforcement, trente mètres plus haut, tout près du sommet de la colline.

« Vous voyez, là. Établissez-y la position. Feu à mon commandement. »

Le dos voûté, les deux hommes coururent se mettre en position. Grande portait la mitrailleuse dans sa main droite aussi facilement que s'il s'était agi d'une carabine. Pour couronner le tout, il ressemblait à Göring. Johansen avait déniché une vieille photo du Reichsmarschall prise pendant la Grande Guerre, avant qu'il n'entame son régime à base de foie gras et de morphine. Au sein de l'escouade, il s'appelait Luftmarschall ou Hermann. Grande et Johansen faisaient un binôme bien dépareillé. Le premier trônait une tête au-dessus du second et il avait des bras épais comme ses cuisses.

À Graz, lors de la formation du groupe, avant l'invasion, Grande s'était moqué de Johansen. Tu parles d'un Aryen ! Comment avait-il pu passer la sélection, n'avait-on donc aucun standing de race au bureau d'enrôlement de la Waffen-SS de Parkveien, à Oslo ? Cependant, Johansen était devenu un petit frère pour lui, et si Henry et Grande le charriaient, le jour où un vulgaire *Volksdeutsche* de la troupe s'y était lui aussi essayé, le géant du sud de la Norvège l'avait expédié droit au tapis. Le Schütze Johansen n'avait sans doute pas servi de modèle pour les affiches d'enrôlement de la SS, non, mais à l'Est, ces considérations n'avaient aucune espèce d'importance, elles ne comptaient que pour les soldats de salon et pour les

tigres de papier. Quand Grande avait contracté la peste bubonique et avait dû partir à l'hôpital de campagne, son compagnon avait pris sa mitrailleuse et retenu tout seul une troupe de Russes sur les rives du Dniepr.

Une lumière pâle se devinait à l'est. Ils avaient encore l'obscurité de leur côté, mais pas pour longtemps.

Grande se fraya un chemin dans la neige, Johansen sur les talons. S'aidant de leurs coudes, ils rampèrent vers le sommet de la petite colline et prirent position. Grande avec la MG34 au creux de l'épaule, Johansen à ses côtés, tenant les ceintures de munitions prêtes.

Lentement, le dos courbé, Henry commença à se déplacer le long du creux. Ses genoux le faisaient souffrir, il devait avancer couché. Tous les cinq mètres, il vérifiait son équipement : pistolet, gourde, couteau, chargeurs, porte-bonheur. Tout y était. Quelques mètres plus loin, il franchit d'un bond un bloc de béton avant de s'accroupir.

La première étape était accomplie. Henry maîtrisa sa respiration. À voix basse, il communiqua la position par radio, le Scharführer Biermann rapporta en retour que les Allemands sudètes étaient alignés. Henry attendit, il écouta, flaira, scruta. En temps de guerre, l'appareil sensoriel s'affûte, comme si les humains revenaient à l'état de nature. Ensuite, il leva les yeux vers la mitrailleuse. Sans s'exposer, il fit un geste des mains vers Grande : *Qu'est-ce qui se passe ?* Les derniers instants d'obscurité s'égrenaient.

« Économisez les munitions », communiqua Henry aux mitrailleurs.

Il scruta longuement les constructions, guettant des mouvements pouvant révéler une présence, mais il ne vit rien.

Puis il entendit un tir unique résonner dans les airs.

« Un homme touché, rapporta Biermann.

– Feu ! » ordonna Henry à son escouade.

L'ordre fut aussitôt exécuté. Au sommet du coteau retentit le crépitement de la mitrailleuse de Grande : *drrrr-drrrr-drrr*, de brèves rafales, incontestablement la manière la plus efficace et la plus précise de tirer.

Sous le couvert du feu de la mitrailleuse, les deux fusiliers restants et le Scharführer s'élancèrent hors de la forêt vers la plaine sur la gauche. Un homme courait devant tandis que les deux autres tiraient pour le couvrir.

Un nouveau tir retentit, puis un autre, et encore un.

Trois coups tirés.

Trois hommes tombés.

Bon Dieu, pensa Henry, ça vire au peloton d'exécution, le tireur d'élite abat les fusiliers l'un après l'autre, ils sont pris dans une zone mortelle au fond de la cuvette.

La radio grésilla.

« Je suis à couvert là où les constructions commencent ! cria Biermann, au désespoir. Tous les fusiliers sont tombés !

– On arrive », répondit Henry.

La situation était critique. Ils devaient aller chercher le Scharführer Biermann. Combien de Russes se camouflaient-ils dans le village ?

« Johansen ! cria Henry. Contrordre. Tu interviens avec moi ! Grande nous couvre. »

De la cachette de Henry, le creux se poursuivait sur une centaine de mètres, vers un canal gelé qui se terminait aux premières maisons, où était coïncé le Scharführer. Pouvaient-ils seulement y arriver ?

Johansen se glissa hors du renforcement. Il ne fut exposé qu'à un seul endroit, à dix mètres de la position de Henry.

Et le coup partit à cet instant exact.

Henry entendit le bruit d'une balle qui perforait l'uniforme de son équipier et s'enfonçait dans sa chair. Comme une voile qui se déchire, mais plus fort. Johansen gémit et resta au sol, sans défense. Ivan avait un œil de lynx.

« Johansen est blessé ! gueula Henry à Grande, tir de suppression ! »

Les rafales de Grande furent denses comme une neige de l'Avent, on aurait cru entendre sa rage dans ses tirs. Henry se précipita vers Johansen, qui gémissait, recroquevillé sur lui-même. Du sang s'écoulait de la plaie. Henry l'empoigna sous les aisselles et le tira en arrière pour se replier derrière la crête de la colline. Johansen était conscient. Henry se palpa le corps, non, lui-même n'était pas

blessé. Il appela les brancardiers. Johansen le regarda avec des yeux apathiques.

« On... aurait... pu y... arriver.

– On va y arriver quand même », murmura Henry.

Johansen secoua lentement la tête d'un air absent.

« Je parle de football, Storm. Le but d'Arne Brustad contre l'Italie n'a jamais été hors jeu. »

À l'arrivée des brancardiers, Henry courut rejoindre Grande. Le mitrailleur était révolté.

« Qu'il crève, ce franc-maçon qui a touché Johansen ! Je ne peux pas le descendre d'ici. Impossible avec cet angle. »

Henry toucha les grenades glissées dans son ceinturon.

« Je vais m'occuper de son cas. Quand je lève le bras, tu me couvres, tu comprendras pourquoi.

– Garde la tête basse. »

Henry fit signe à Grande et se mit en route. Alors que le mitrailleur ouvrait le feu, il longea le canal gelé, recouvert d'environ un mètre de neige, en direction du village. Il était obligé de compter sur le fait que la mitrailleuse perturberait suffisamment le tireur d'élite pour lui permettre de sortir de son angle de tir. Sa tactique était fondée sur le calcul d'angle. Si le tireur s'était positionné très à l'intérieur, ce que faisaient toujours les tireurs d'élite rouges, afin d'être plus difficiles à toucher de l'extérieur, il avait un angle mort en contrebas. C'étaient de pures mathématiques, que Henry entendait exploiter à son avantage.

Il courut, d'abord plié en deux, puis à toute vitesse sur les trente derniers mètres.

Essoufflé, il s'arrêta contre le mur du clocher. Il était dans la zone sûre. Il reprit haleine, arma son pistolet. Où était le Scharführer ?

Il n'avait pas le temps de réfléchir à la question. D'autres rouges pouvaient rôder dans les parages. Il sauta sur l'appentis décati du bâtiment voisin. La structure branla, mais le bruit fut couvert dans la seconde par la mitrailleuse. Il grimpa facilement sur le bâtiment. En suivant le faîte, il pouvait atteindre le toit de l'église. Il serait

exposé, mais Grande était là précisément pour ça, sa mission était de le couvrir.

À l'instant où il s'élançait, de rapides salves de mitrailleuse résonnèrent contre le clocher. Henry bondit sur le toit de l'église. Il espérait que les tirs assourdisaient ses mouvements. Il courut vers le clocher, s'abrita sous l'étroite fenêtre, située à l'avant-dernier étage. Le tireur était tout en haut. L'avait-il repéré ? Rien ne le suggérait.

Pouvait-il entrer par là ? Non, l'ouverture était trop exigüe. Il jugea néanmoins qu'il parviendrait peut-être à passer s'il se délestait d'une partie de son équipement ; Henry décrocha certains objets de son ceinturon ; sa pelle et sa gourde s'entrechoquèrent bruyamment, mais Grande maintenait la cadence des tirs, les balles tombaient à seulement quelques mètres de lui à présent. Ainsi allégé, plus mobile, il se faufila à l'intérieur.

Il arriva dans un escalier obscur. Les tireurs bolcheviques restaient souvent isolés pendant des semaines, sans autre protection que des bâtiments minés et des fils tendus. Peu d'éléments portaient à croire que la situation serait différente cette fois. Henry s'immobilisa, tendit l'oreille. Il entendit le bruissement des arbres à l'extérieur. Il avait son pistolet et un couteau. Les marches craquaient au moindre transfert de poids. L'escalier tourna et la pièce du sommet fut visible. Il distingua deux fils tendus sans grand professionnalisme. Il les franchit d'un bond en entendant la mitrailleuse de Grande et s'arrêta à la porte. Elle était entrebâillée. Une odeur d'excréments et de sueur rance filtrait. Le tireur devait être là depuis longtemps.

Un plan se dessina dans l'esprit de Henry.

L'arme levée, il ouvrit la porte d'un coup de pied et entra. Des faisceaux de lumière pénétraient dans la pièce poussiéreuse et peu éclairée. Au milieu, des sacs de sable formaient une position élevée. De la fenêtre cassée pointait vers l'extérieur le canon d'un fusil.

Bientôt, un individu émergea de derrière les sacs de sable. C'était un jeune garçon décharné, en haillons, qui ne pouvait pas avoir un jour de plus que seize ans. Le froid avait donné aux impuretés de sa peau une teinte bleuâtre, évoquant la peste. Il murmura quelques paroles en russe.

« Je me rends », ajouta-t-il ensuite dans un allemand hésitant tout en levant les mains en l'air.

Henry approcha. Le garçon avait les dents noires.

« *Kapitulation. Ich... kapituliere.* »

Tout alla si vite que Henry ne comprit ce qui s'était passé que longtemps après.

Deux tirs se succédèrent rapidement. Le tireur d'élite tomba mort sur les sacs de sable. Le sang gouttait sur le plancher crasseux. Henry resta debout. Il porta une main à son épaule. Son gant se couvrit de sang. Il distinguait le ciel d'hiver terne à travers le créneau. Il ne ressentit aucune douleur, mais soudain la moitié gauche de son torse se paralysa. Puis ses jambes se dérobèrent sous lui et ce fut son tour de tomber, tomber, tomber, dans un puits noir infini, jusqu'à ce qu'il sente les bras vigoureux de Grande le soulever et le descendre aux brancardiers en murmurant : « Mais qu'est-ce qui s'est passé ici, bon Dieu ? »

Il entendit le mitrailleur pleurer :

« Mais bon sang, qu'est-ce que je vais faire maintenant que vous n'êtes plus là ? »

C'est ainsi que Henry reçut la croix de fer.